

« Le Rocher de Tanios » : contre tous les fanatismes

Il n'a eu que quelques jours pour devenir nerveux. Amin Maalouf, il y a une semaine encore, n'osait sans doute pas espérer le Goncourt. Depuis fin août, déjà, tout le monde jurait un autre, Marc Lambron, favori des Académiciens. Ceux-ci ne

PAR LAURENCE VIDAL

démentaient pas. Il a fallu le coup d'éclat des dames du Fémina qui, devant les Dix de trois jours, leur ont rafflé leur candidat, pour que la place, devenue libre, commence à susciter de nouveaux espoirs. Dans la redistribution des cartes, Amin Maalouf semblait le mieux doté. C'est chose faite. *Le Rocher de Tanios* (1), Goncourt 1993 : un prix mérité. Un choix heureux, quels qu'aient été les aléas, coups de théâtre et jeux de masques qui l'ont précédé.

Heureux, d'abord, parce que le roman, cette légende revisitée des années 1830 au mont Liban, a de quoi charmer le public le plus large sans démeriter pour autant aux yeux du lecteur difficile (2). Heureux, ensuite, parce qu'est récompensé un auteur, un écrivain, qui, depuis dix ans, élève inlassablement le double chant de son talent de conteur et de sa foi d'humaniste candide.



Amin Maalouf : le retour au Liban natal.
(Photo Colacicco/Le Figaro.)

Descendant d'une famille qui, depuis le XVIII^e siècle, a donné au Liban une vingtaine d'écrivains, Amin est fils de Ruchdi Maalouf, journaliste et écrivain lui-même, enseignant, peintre, poète et grande figure du Beyrouth des années 40 à 80. Dans le sillage de ce père aimé et respecté qui « rêvait d'une démocratie idéale et a beaucoup souffert de l'échec d'une république fraternelle », Amin Maalouf apprend très tôt le sens du mot « paix ». Ce chrétien du Liban élevé par les jésuites a été façonné par la double culture, arabe et française, par le goût des lettres et l'esprit de tolérance.

Diplômé de sociologie et d'économie politique, Amin Maalouf, très tôt, reprend l'un des flambeaux paternels et devient journaliste. Il est à Saïgon à la fin de la guerre du Vietnam. On le retrouve dans l'avion qui ramène en Iran l'ayatollah Khomeïni. Quant à la première fusillade entre Palestiniens et Phalangistes, qui fit plus de 20 morts et mit le feu aux poudres de Beyrouth, elle eut lieu sous les fenêtres de son appartement familial.

Profession de foi

L'année suivante, Amin Maalouf s'installe à Paris. Et c'est en 1983 que paraît son premier ouvrage : *Les Croisades vues par les Arabes* (3). Une vie passée à jeter un pont entre ses deux mères, l'Orient et l'Occident, vient de commencer. Car cet homme qui a vécu vingt-sept ans sur une terre déchirée par des conflits à caractère religieux, cet érudit souriant qui déclare parfois écrire « parce que j'ai besoin de réfléchir sur ma vie, sur mon siècle », n'abandonnera jamais son obsession : réunir les frères ennemis, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs.

C'est, en 1986, *Léon l'Africain* (3), biographie très romancée de Hassan Al-Waz-

zan, alias Jean Léon de Médicis, ce musulman né à Grenade en 1488, mort à Tunis vers 1555, et entre-temps baptisé à Rome par le pape Léon X, dont il fut le conseiller et l'ambassadeur. Portrait d'un homme qui résume en lui, et réconcilie, toutes les contradictions, les déchirements et les affrontements d'une époque. Place ensuite à Omar Khayyam, poète, astronome et philosophe persan que l'on retrouve dans *Samarcande* (4). Un sceptique dans la lignée d'Avicenne, un chantre du *Carpe diem* qui préférerait les femmes et le vin au fanatisme religieux. Puis, toujours en quête de figures symboliques, Amin Maalouf s'intéresse à Mani.

C'est *Le Jardin des lumières* (3), en 1991, où se révèle un prophète qui n'a rien d'un manichéen au sens où on l'entend aujourd'hui, mais qui recommande, au contraire, de nourrir la lumière qui se cache en chaque être et chaque chose : qui prône une foi réconciliée, mélange de christianisme, de bouddhisme et de zoroastrisme (les trois religions dominantes dans la Perse des Sassanides). Belle constance d'un écrivain qui, dans *Le Premier Siècle après Béatrice* (1), nous dépeint une humanité du XXI^e siècle qui nous ressemble

comme une sœur, se déchire, et menace de se détruire.

Avec *Le Rocher de Tanios*, pour la première fois, Amin Maalouf a rompu la distance qu'il avait toujours maintenue avec ses livres. C'est le retour au Liban, à Kfaryabda, village de ses ancêtres, en un siècle où déjà des intérêts étrangers soufflent la tempête sous les branches du Cèdre. Là encore, dans ce roman où plane « toute la subtile et trouble poésie du conte oriental » (2), c'est le refus de se laisser entraîner dans l'enchaînement des vengeances qu'il illustre. Dans un monde qui « se bestialise », quand « les citoyens les plus paisibles se transforment soudain en tueurs » parce qu'ils sentent leur communauté menacée, c'est, encore et toujours, la profession d'une foi indéfectible chez cet homme blessé à mort par tous les fanatismes : « Il n'est qu'une valeur immuable : la liberté de la personne humaine. »

Ainsi parle Amin Maalouf, prophète dans le désert, prix Goncourt 1993.

L. V.

(1) Grasset.

(2) Lire le feuilleton d'André Brincourt dans « Le Figaro littéraire » du 17 septembre dernier.

(3) Luitès.

(4) Luitès. 1988. Prix des Maisons de la Presse.